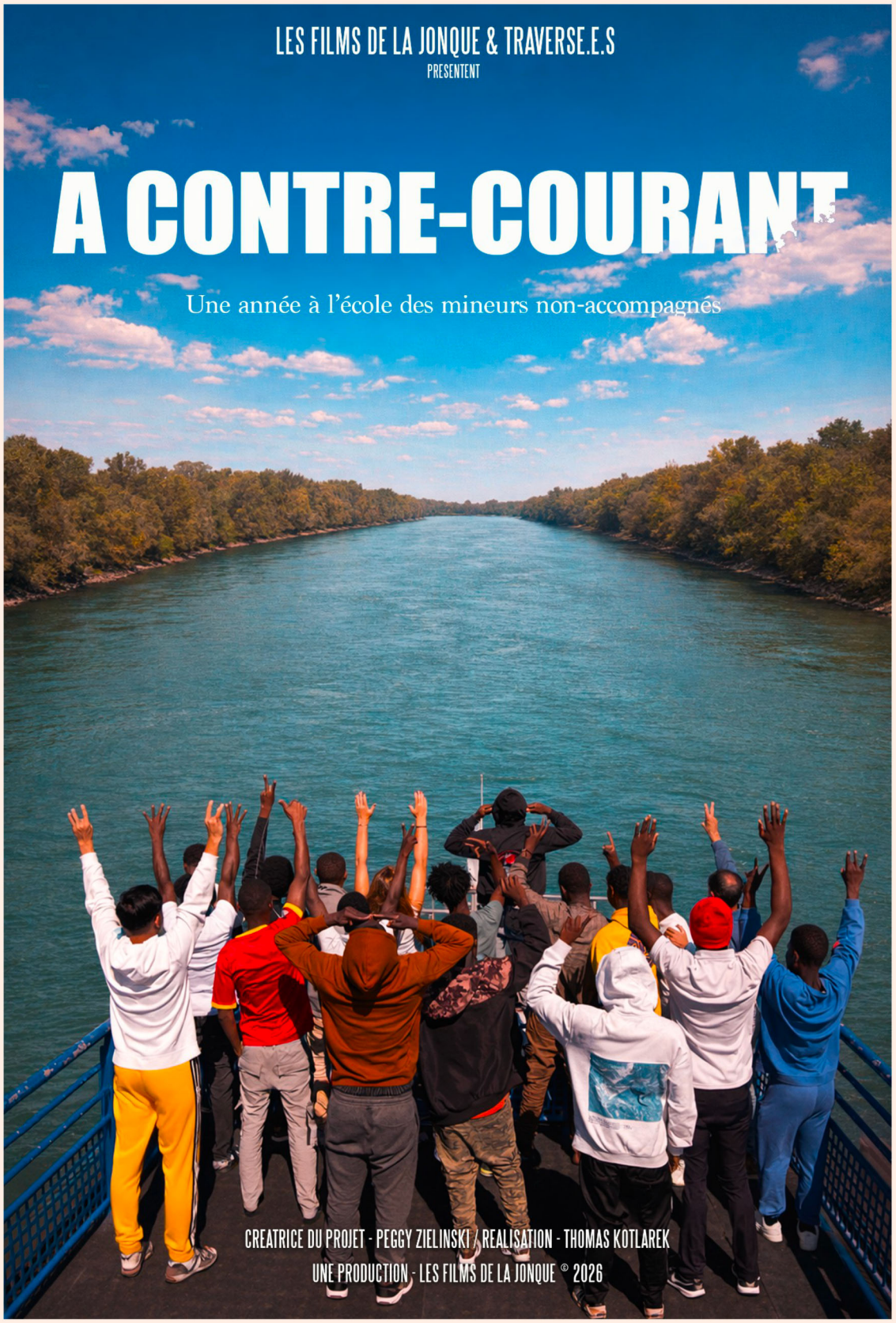


Documentaire - 2026 - France - DCP 2K (1.85) - Son 5.1
Durée : 1h46

À CONTRE-COURANT

Une année à l'école des mineurs non-accompagnés

Un film de Thomas Kotlarek
Production : Les Films de la Jonque
En collaboration avec l'association Traversé.e.s (Loi 1901)

Relations Presse & Distribution
Thomas Kotlarek
lesfilmsdelajonque@gmail.com
06 82 31 49 21

Synopsis

Pour leur première année d'école à Lyon, un groupe de jeunes mineurs non accompagnés rencontre une professeure dévouée qui doit adapter sa pédagogie face à la précarité de leur situation et aux traumas de la traversée.

Avec elle, ils entreprennent un parcours autour de l'eau : de la source de montagne jusqu'au Rhône et à la Méditerranée. Une année pour apprendre, expérimenter, retrouver un rapport positif à l'eau, et progressivement prendre place dans leur nouvel environnement.



Le groupe au fil de l'eau.

Note d’intention

Le projet « A contre-courant » est né à la suite des constats récurrents de mal-être observés chez les élèves scolarisés au sein des "Unités pédagogiques pour élèves allophones arrivants non scolarisés antérieurement" (UPE2A-NSA).

De fait, nombre d’élèves migrants sont porteurs de vécus douloureux, traumatiques, parfois envahissants, parmi lesquels la traversée de la Méditerranée dans des conditions inhumaines constitue le plus marquant. Ces traumas entravent leur bien-être, leur sécurité interne et leur disponibilité cognitive. Au-delà, en tant que mineurs non accompagnés, ces jeunes sont sans famille, et font leurs premiers pas à l’école dans le même temps qu’ils constituent leur dossier juridique afin d’être reconnus mineurs et d’être pris en charge par la protection de l’enfance. Leur seul repère stable est incarné par l’enseignant qui les accueille chaque jour au sein du dispositif.

Une enseignante, Peggy Zielinski, coordinatrice UPE2A scolarisant quinze jeunes par an au sein du Lycée professionnel La Mache à Lyon, a imaginé un projet orienté sur la thématique de l’eau. Dans une démarche de pédagogie active, celle-ci a prévu d’associer sa progression annuelle à un parcours de "réconciliation" des jeunes avec l’eau sur la base d’activités variées, de découvertes de lieux culturels, d’ateliers suivis à la médiathèque, d’apprentissage de la natation, de sorties en péniche, d’activités nautiques et d’ateliers de création musicale. De façon symbolique mais actionnelle, les activités partent de la source de montagne en Vanoise, vont à la Confluence, puis au Rhône pour arriver en Méditerranée, au large des îles du Frioul où l’année se termine par un voyage scolaire, avec l’idée de renouer le contact avec la mer Méditerranée.

Il s’agit bien de reprendre le fil, le contrôle positif de la traversée migratoire. “A contre-courant” par ailleurs, au sens plus abstrait, puisqu’il s’agit aussi de donner à voir l’évolution de ces jeunes mineurs non-accompagnés, à qui l’on demande en un an de concilier leurs premiers pas à l’école en même temps qu’ils doivent régulariser leur situation administrative, devenir autonomes tout en prouvant qu’ils sont mineurs mais capables d’être acteurs de leur orientation tandis qu’ils découvrent le système scolaire français et une nouvelle culture. Le but de cette progression est alors de créer les conditions d’une dynamique de résilience pour accompagner les jeunes à s’ouvrir pleinement aux apprentissages, à investir positivement le dispositif UPE2A, le lycée et, progressivement, la société.

Pour sécuriser l’encadrement de cette démarche impliquante sur le plan psychologique, Peggy Zielinski a sollicité l’accompagnement de psychologues spécialistes des questions liées à l’accueil des mineurs non accompagnés.

Au-delà de la progression pédagogique et de l’accompagnement psychologique, le projet comporte également une dimension médiatique, avec l’idée de témoigner du vécu de ces jeunes et de leur parcours d’inclusion et de résilience auprès du grand public, en tentant de lever les préjugés à leur égard.

J’ai donc décidé de réaliser un documentaire retraçant leur parcours tout au long de l’année, en les suivant sur les différents lieux d’exploration. Construit autour de l’élément

Eau, le film contribue à proposer une démarche d'ouverture au cœur de la dynamique pédagogique du dispositif, en incluant les jeunes dans la création, en leur permettant de reprendre confiance en eux, en les autres, en valorisant leurs compétences pour lever les obstacles aux apprentissages.

La caméra ne devait pas anticiper la progression des jeunes. Elle devait donc se fondre dans le groupe, épouser à la fois le regard des élèves et de l'enseignante au travail. Le tournage s'est étalé à raison de deux jours par semaine pendant toute l'année scolaire 2024-2025. D'abord dans la classe, lieu duquel on s'échappe le temps d'une excursion mais auquel on revient toujours car il est l'endroit névralgique où le collectif prend forme. Ensuite vient la médiathèque où sont recueillis les témoignages, et où les jeunes font leurs premiers pas vers le monde extérieur à travers le cinéma ou l'exposition. Enfin la caméra se libère à l'extérieur, au fil de l'eau, de la source de montagne jusqu'à la mer. Elle suit un trajet qui vise à sortir de l'enfermement. De la même façon le film part d'une simplicité formelle pour se construire au fur et à mesure au diapason de la progression des jeunes. Il ne sera jamais question ici de reconstitution des épisodes traumatiques racontés. Ce n'est pas un cinéma de l'immersion mais bien celui de l'émergence, de l'éveil et de la réconciliation avec l'environnement traversé.



Premiers cours d'alphabétisation.

Entretien avec Thomas Kotlarek

Comment est né « *A contre-courant* » ?
Je travaillais déjà depuis plusieurs années dans le champ de l'éducation populaire auprès de publics jeunes, primo-arrivants ou réfugiés. Quand Peggy Zielinski m'a proposé de les suivre, elle et sa classe d'UPE2A, pendant toute l'année scolaire, j'ai tout de suite senti qu'il y avait une nécessité a raconter cela, que le film apporterait matière à penser dans la lutte contre la société du repli communautaire.

Qu'est-ce qui t'a conduit à vouloir consacrer un film à cette classe de mineurs non accompagnés et, plus particulièrement, à cette année scolaire ?
C'était d'abord une question d'urgence. Peggy avait réussi à monter son projet autour de l'eau (avec de nombreux intervenants extérieurs) et cela lui avait demandé tant d'énergie et de temps qu'on savait qu'il ne fallait pas attendre pour en faire un film. Par ailleurs, les politiques migratoires occupent une part conséquente de l'attention médiatique aujourd'hui mais les informations sont souvent traitées trop rapidement pour que l'on en saisisse la complexité. Faire un film, même dans l'urgence, c'était prendre le temps de regarder et d'écouter ce que ces jeunes avaient à dire. Enfin, le film lui-même représentait l'achèvement du projet pédagogique qui consistait à sortir les jeunes de la classe pour les amener à la rencontre de la société. Cette raison seule était amplement suffisante pour consacrer un film à leur histoire.

L'eau est le grand fil conducteur du film, de la source en montagne jusqu'à la Méditerranée. Qu'est-ce que ce motif de l'eau permettait de raconter, cinématographiquement et symboliquement, sur ces jeunes et leur rapport à leur propre histoire ?
Un jeune m'a dit un jour : « Je ne peux même pas marcher sur un pont, car j'ai trop peur de tomber, je préfère prendre le métro qui passe en-dessous ». Même si je comprenais d'où venait sa hantise de l'eau - cause de la disparition de ses proches pendant la traversée - j'ai imaginé que l'élément pouvait aussi représenter inconsciemment, pour lui (comme pour moi d'ailleurs), le vertige du « devenir permanent ». Alors je me suis dit que l'eau ne serait pas simplement un motif du film, en pensant notamment à Bachelard et à son essai sur *L'Eau et les rêves.* Je l'ai envisagée comme une matière capable de porter plusieurs dimensions à la fois : la mémoire de la traversée, la peur, mais aussi le mouvement, la transformation et la possibilité d'une renaissance. L'eau produit son propre imaginaire : elle coule, reflète, dissout, transforme, transporte, engloutit, renaît. Elle n'est jamais tout à fait la même, elle est un élément transitoire qui représente une transformation profonde de l'être. Je crois que nous sommes nombreux à connaître cette peur pendant l'enfance et qu'elle se manifeste de façon universelle. Filmer l'eau sous toutes ses couleurs me permettait alors de prendre appui sur elle pour transformer le rapport à ce qui a été subi. Le film, comme le parcours pédagogique, est aussi une réappropriation symbolique de la traversée.

Tu as filmé la classe pendant toute une année scolaire, à raison de deux jours par semaine.
Comment construit-on une relation de cinéma avec un groupe de jeunes dans un tel dispositif ?
Cela a été un long processus. Tous les dispositifs théoriques auxquels j'avais pensé se sont vite révélés inopérants. Je souhaitais par exemple leur prêter un appareil photo pour qu'ils soient au plus près de donner leur vision de la ville, mais la caméra elle-même devenait un « signe extérieur de richesse » qui les aurait mis en danger dans leur vie quotidienne (ils vivaient, pour la plupart, dans un campement de fortune dans un square de Lyon). Forcément, tous les jeunes n'ont pas eu le même sentiment à mon égard et je les comprends bien. Il est tellement difficile pour

eux de faire confiance à un étranger après ce qu'ils ont traversé, alors avec une caméra, c'est encore une autre paire de manches ! Heureusement pour moi, la dynamique de groupe l'a emporté sur les peurs personnelles. C'est par la multiplicité des situations (voyages, entretiens, cours en classe, etc) que j'ai réussi petit à petit à trouver ma place, en ne laissant planer aucun secret sur ce que je filmais, en leur montrant l'avancée du travail, mois après mois.

Comment trouver la bonne distance entre observation, proximité et respect de leur intimité ?
Il m'a fallu prendre d'abord en compte les différences culturelles, accepter de laisser la caméra éteinte à certains moments alors que tout me paraissait intéressant. Mais je savais aussi que je devais circonscrire le tournage au projet pédagogique, donc au mouvement de la classe, en intérieur comme en extérieur. En ce sens, j'ai résisté à la tentation du storytelling moderne qui ne conçoit de générer de l'empathie qu'en exposant l'intimité et la psychologie de son sujet. Moi je voulais faire un film où l'idée du collectif prime sur le reste. Enfin, je devais m'adapter au fait que certains jeunes pouvaient disparaître du jour au lendemain suite à une décision de justice. C'est tout cela qui m'a permis de me tenir à la bonne distance pour recueillir une parole que j'espère juste et vraie.

Comment cela s'est-il répercuté dans ta manière de filmer ?
Filmer à hauteur de regard est mon crédo depuis toujours. Pour ce film, je voulais cadrer à l'épaule mais d'une manière douce, sans à-coups, et qui me permette d'être le plus libre possible de mes mouvements. J'ai donc monté la caméra et sa tête fluide sur un harnais afin de cadrer directement avec mon corps tandis que mes mains étaient libres pour percher ou poser des micros HF pendant les scènes. Malheureusement, les conditions de productions ne permettaient pas d'avoir un ingénieur du son à disposition pendant un an de tournage, donc je me suis adapté. J'ai fait de cette contrainte un choix esthétique, sans fioritures, en gardant un contrôle constant sur ce qu'il m'apparaissait important de révéler ou non.

Le film semble progressivement quitter l'espace fermé de la classe pour s'ouvrir vers l'extérieur : la médiathèque, la ville, le fleuve, la montagne puis la mer. Est-ce que cette évolution des espaces a également déterminé la construction du film et son rythme ?
Oui bien-sûr, mais cette évolution était déjà inscrite dans le projet pédagogique de Peggy. De mon côté c'est plus la durée qui m'a posé question. La première version du film durait trois heures et respectait plus la temporalité naturelle des scènes. J'ai accepté de réduire le métrage pour que, lors de son exploitation, il puisse être suivi de débats. Un film de trois heures n'aurait pas permis cela. Cela a aussi permis de rendre le film plus dense, et plus susceptible de témoigner de l'urgence que les jeunes vivent.

Après une année passée auprès de ces jeunes, qu'est-ce que le cinéma peut, selon toi, apporter à leur regard sur eux-mêmes et au regard que la société porte sur eux ?
La plupart d'entre eux n'étaient jamais rentrés dans une salle de cinéma. Nous leur avons d'abord montré « L'histoire de Souleymane » de Boris Lojkine, qui a été une véritable révélation pour eux. Ils se sont sentis représentés et ont découvert que le cinéma n'était pas seulement une grosse machine à divertissement mais aussi le moyen d'entrer en empathie avec autrui. Au début, ils se demandaient quel était leur intérêt immédiat à figurer dans un documentaire, et puis la réponse est venue de Grâce, seul élément féminin de la classe, qui a pris la parole lors de nos discussions préparatoires et qui a dit : « Ce film, on ne le fait pas pour nous, on doit le faire pour ceux qui arriveront après nous ». Tout était dit.

PRINCIPAUX INTERVENANTS

Peggy ZIELINSKI

Peggy Zielinski est enseignante de Français langue seconde, spécialisée en alphabétisation. Elle travaille avec une classe UPE2A au lycée professionnel La Mache à Lyon, où elle accompagne chaque année une quinzaine de jeunes.





Jacques BOUVET

Jacques Bouvet est enseignant spécialisé, référent en éducation inclusive au diocèse de Lyon. Co-fondateur de l'association *Traversé.e.s*, il œuvre à transformer les parcours de détresse en chemins d'espoir et d'avenir.

Guillaume ALLARDI

Guillaume Allardi est chanteur, poète et auteur-compositeur. Son implication dans l'enseignement a toujours accompagné son parcours artistique. Au-delà d'un engagement politique et citoyen dans l'éducation populaire, il y trouve un terrain de recherche et d'inspiration inépuisable.





Alma ROTHE

Alma est originaire de Dresde en Allemagne. A dix-neuf ans, elle passe son année de service civique au Lycée Lamache, devient l'assistante de Peggy et découvre la réalité de l'enseignement avec les mineurs non-accompagnés.

PROTAGONISTES DU FILM



Franck AYO

Originaire de Côte d'Ivoire, Franck avait dix ans lorsqu'il a rencontré pour la première fois sa mère biologique. Pour la rejoindre en Tunisie, il a traversé avec son petit frère le désert du Sahara avant de continuer sa route vers l'Europe, subissant de nombreux traumatismes pendant son périple.

Grace OUATTARA

A quatorze ans, Grace doit interrompre ses études à cause d'un mariage forcé et et se voit envoyée en Tunisie où elle sera exploitée dans un travail « sous contrat ». Elle nous raconte son espoir de recommencer sa vie en Europe.





Ousmane KEITA

Né en Guinée Conakry, Ousmane doit suivre son oncle pour traverser la Méditerranée mais l'embarcation fait naufrage. Il fait partie des dix rescapés, son oncle appartient au groupe des trente disparus.

Mamoulou KOLIE

Mamoulou vient de Nzérékoré en Guinée Forestière. Il ne savait pas que son oncle, chauffeur de camion au Mali, allait l'envoyer en Europe. Poignardé au ventre en Algérie, il subit la rudesse des campos italiens avant de rejoindre Lyon dans un dénuement total.



THOMAS KOTLAREK

Thomas Kotlarek est né au Puy-en-Velay en 1980. Diplômé, section Image, de l'école ARFIS (Lyon, 2000), il occupe les fonctions de chef opérateur, monteur et premier assistant réalisateur sur plusieurs courts-métrages avant de fonder, en 2003, la SARL *Les Films de la Jonque,* avec laquelle il produit tous types de formats audiovisuels.

Intervenant en cinéma du patrimoine de 2007 à 2018 au sein du Groupement de Recherche et d'Actions Cinématographiques (GRAC) il donne également des cours d'analyse filmique dans les lycées de la Région Rhône-Alpes. Encadrant de nombreux projets vidéos (subventionnés par la Région, le Département et le dispositif *Passeurs d'images*), il forme les élèves à l'écriture de scénario, aux techniques de tournage en numérique et enseigne l'histoire du cinéma.

Parallèlement, il réalise des documentaires et des courts-métrages dans le milieu de l'Education Populaire (MJC, Centres sociaux, associations militantes) avec des publics issus des minorités (primo-arrivants, réfugiés).

De 2012 à 2023, il a également publié en tant que scénariste une série en bandes dessinées aux Editions du Lombard (*Une histoire de France*) ainsi qu'une fiction autour de l'oeuvre du chanteur *Prince* et une adaptation du best-seller *Flash* ou le Grand Voyage.

En 2024, il rejoint l'association « *Traversé.e.s* » pour réaliser un documentaire de création sur la première année en France d'une classe d'UPE2A NSA.

> *« J'ai toujours défendu l'idée d'une éducation populaire, permanente, solidaire, et mes expériences passées m'ont naturellement conduit à travailler aujourd'hui avec des mineurs non-accompagnés. Dans un contexte où les tensions socio- économiques et le bouleversement écologique entraînent tant les individus que les peuples au repli sur soi, informer le public sur la réalité de la migration est devenu un enjeu majeur de pacification. »*



Photographie de tournage — © Les Films de la Jonque

La situation des MNA à Lyon

Depuis 2020, la Métropole de Lyon est confrontée à un nombre important de jeunes se déclarant mineurs non accompagnés (MNA). Les statistiques doivent être interprétées avec précaution, car elles portent sur des étapes différentes : présentation comme mineur, évaluation administrative, recours judiciaire et prise en charge par l'aide sociale à l'enfance.

En 2020, 1711 jeunes se sont présentés comme MNA auprès de la Métropole et 499 ont été reconnus mineurs à l'issue de l'évaluation. En 2022, environ 1 200 jeunes ont été évalués, 2870 en 2023 et 2885 en 2024. En 2024, la Métropole indique qu'environ 31 % des jeunes évalués ont été reconnus mineurs lors de cette première procédure. Ce taux ne constitue toutefois pas le résultat définitif, les jeunes pouvant faire appel de la décision et demander à saisir le juge des enfants. À Lyon, plusieurs sources font état d'une proportion très élevée de décisions ensuite favorables : environ 80 %, et jusqu'à 82 % selon une estimation associative reprise en 2025 dans un rapport de l'Assemblée nationale. Ce chiffre doit être manié avec prudence, faute de statistique judiciaire locale exhaustive, mais il souligne l'écart important entre l'évaluation initiale et certaines décisions rendues après recours.

Au 31 décembre 2024, 1 334 jeunes étaient pris en charge, dont 488 directement par l'ASE métropolitaine. La Métropole disposait de 702 places d'hébergement spécifiques et de 190 places d'accompagnement de jour.

En 2026, les dispositifs d'accueil, d'évaluation et d'accompagnement demeurent actifs, mais les statistiques annuelles consolidées permettant de mesurer l'ensemble des évaluations et reconnaissances de minorité ne sont pas encore disponibles.



Le campement du square du béguin (Lyon 69007) la veille de son démantèlement.

Images du film



Cours sur le cycle de l'eau dans le Parc de la Vanoise.



Retrouvailles avec la Méditerranée (îles du Frioul)

FICHE TECHNIQUE

Titre : A Contre-Courant
Genre : Documentaire
Durée : 1h46
Année : 2026
Pays de production : France
Réalisation : Thomas Kotlarek
Musique originale : Olivier Longre
Voix off : Yannick Louis dit « Yao »
Mixage : Aymeric Eustache
Etalonnage : Audrick Mercier
Production : Les Films de la Jonque SARL
Format vidéo : DCP 2K Flat (1.85)
Son : 5.1
N° Visa : 2026006254

Sous-titres en anglais et en espagnol également disponibles.

CONTACT

Les Films de la Jonque
151 rue du Moulin — 42740 Doizieux
lesfilmsdelajonque@gmail.com
06 82 31 49 21

Association Traversé.e.s
Site Web : www.traverse-e-s.fr



Sainey envoie un message audio au pays.